DISSERTATION

N° 173.

SUR

L'HYGIÈNE DE LA FEMME

APRÈS L'ACCOUCHEMENT;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 3 août 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR AMÉDÉE-LOUIS GOUVILLE, de Carentan,

Département de la Manche;

Bachelier ès-lettres et Bachelier ès-sciences de l'Académie royale de Caen; ancien Élève des hospices civils et militaires de la même ville.

De toutes les sciences, la plus utile, la plus belle, est celle qui enseigne à guérir les nombreuses maladies qui affligent l'espèce humaine; il n'est pas de plus noble ministère que celui de médecin; ses fonctions sont véritablement sublimes, et lui méritent l'application de ce beau passage de Cicéron : *Homines ad deos nullâ re proprius accedunt quàm salutem hominibus dando.* Un médecin de génie est le plus magnifique présent que la nature puisse faire au monde. J.-B. MONFALCON, *Dict. des sc. méd.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Suppléant.*
Physiologie	DUMÉRIL, *Examinateur.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, *Examinateur.*
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS, *Président.* DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois.
Bérard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc, *Examinateur.*
Briquet.	Martin Solon, *Examinateur.*
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cotterbau, *Suppléant.*	Sanbras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798; l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR

DES PÈRES.

A LA PLUS TENDRE

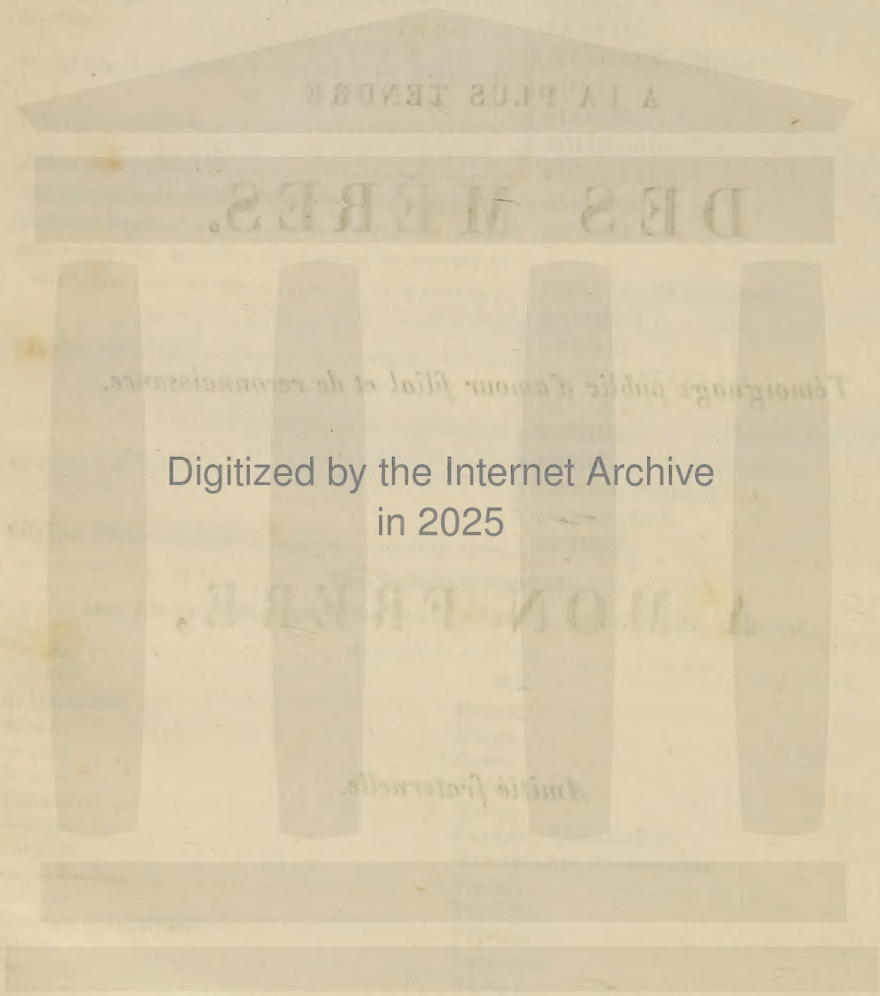
DES MÈRES.

Témoignage public d'amour filial et de reconnaissance.

A MON FRÈRE,

Amitié fraternelle.

A.-L. GOUVILLE.



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0006unse_q8p1

DISSERTATION

SUR

L'HYGIÈNE DE LA FEMME

APRÈS L'ACCOUCHEMENT.

Est-il un instant de la vie où la femme, cette tendre et agréable compagne de l'homme, née pour adoucir ses peines et charmer ses ennuis, objet constant de toutes nos sollicitudes, doit les mériter davantage que celui où, sortant du douloureux travail de l'enfantement, elle vient de donner la vie à un nouvel être, se présente à nos yeux livrée, en quelque sorte sans défense, à toutes les causes d'insalubrité? L'état de susceptibilité dans lequel se trouve la nouvelle accouchée, et la rapidité du développement des affections les plus graves, tout alors nous avertit du danger auquel est exposée cette tendre mère, et nous fait un devoir d'écarter d'elle tout ce qui pourrait lui devenir funeste; afin que ce jour qui, en resserrant les nœuds formés pour le bonheur, doit mettre le sceau à la félicité des deux époux, ne devienne pas un sujet de larmes. C'est à compter de ce moment que doit commencer le traitement le plus convenable aux

nouvelles accouchées, pour les garantir, autant que possible, des maladies qui ne sont que trop souvent la suite des couches.

L'hygiène, cette belle partie de la médecine, est la source où nous devons puiser les moyens de rendre moins orageuse la vie d'un sexe auquel le nôtre est redevable de ses plus heureux momens, et de conserver à la société un être qui en fait tout le charme.

Laissant à des esprits éclairés par une longue expérience le soin d'approfondir un sujet aussi susceptible d'une grande extension, rien de nouveau ne sortira de ma plume, je ne ferai que répéter ce qu'ont dit les auteurs sur le même sujet ; c'est moins pour entrer dans des détails qui seraient au-dessus de mes forces, que pour satisfaire à la tâche que l'École impose à ses disciples, que je soumets aujourd'hui cette thèse ayant pour titre : *Dissertation sur l'hygiène de la femme après l'accouchement.*

Je crois devoir, afin d'établir un peu d'ordre et de régularité dans cette dissertation, suivre, à l'égard du sujet particulier que j'ai embrassé, la méthode adoptée par *Hallé* (1) dans le plan qu'il a tracé d'une hygiène générale, et diviser les règles applicables à l'état d'une nouvelle accouchée en six classes, à cause des six objets auxquels elles ont rapport, et qui sont :

1°. *Circumfusa*, les choses environnantes, tels que l'air, ses qualités, ses influences.

2°. *Applicata*, c'est-à-dire tout ce qui peut s'appliquer à la surface du corps, comme les vêtemens, le lit, les bains et les lotions.

3°. *Ingesta*, ou substances alimentaires, boissons, assaisonnemens, médicamens.

4°. *Excreta*, ce qui comprend les évacuations naturelles ou extraordinaires.

---

(1) Encyclopédie méthodique, art. *Hygiène.*

5°. *Gesta*, tels sont le mouvement, le repos, le sommeil et la veille.

6°. *Percepta*, ou les sensations, les affections de l'âme et leur influence sur le physique.

C'est donc dans ces six classes de choses que je puiserai les secours à administrer à la femme en couches. Mais avant de commencer à décrire successivement chacun de ces points hygiéniques, il est à propos de jeter un coup-d'œil rapide sur l'état où se trouve la femme immédiatement après l'accouchement et lors des divers phénomènes qui le suivent, lorsque rien ne vient intervertir la marche de la nature; et c'est seulement sous ce point de vue que je considérerai la femme.

État de la femme après l'accouchement.

La femme, aussitôt après la sortie de l'enfant et du délivre, éprouve un état de bien-être difficile à dépeindre, et qui contraste d'une manière manifeste avec les douleurs qu'elle vient d'éprouver; ses premiers regards sont pour son enfant; elle le contemple avec empressement; sa figure, sur laquelle se peignait la douleur, ne respire plus que la joie et le bonheur d'être mère; les yeux fixés sur l'objet de sa tendresse, tout, jusqu'à son époux, lui est devenu étranger. « O Rubens! s'écrie l'élégant *Roussel*, je laisse à ton pinceau le soin de rendre cet état touchant, où les dernières impressions d'une douleur qui s'éteint se mêlent encore dans la femme à la sérénité de la joie la plus pure; où l'abattement produit par des souffrances qui viennent de cesser n'est pas effacé par les plus doux sentimens qui puissent remplir l'âme; où la crainte, assez naturelle quand on souffre, de perdre le jour, vient faire place au plaisir délicieux de l'avoir donné a un nouvel être! »

Le délivre expulsé, l'utérus revient insensiblement sur lui-même, et ne se débarrasse que lentement des fluides qui engorgent ses pa-

rois. Les contractions de l'utérus, insensibles et continues tant qu'il n'y a point d'obstacle, deviennent intermittentes et douloureuses lorsque des caillots de sang sont contenus dans la cavité de cet organe; elles deviennent de plus en plus vives, jusqu'à ce que les caillots soient expulsés, après quoi elles se trouvent fort diminuées; ces douleurs constituent ce qu'on appelle *tranchées utérines*. En général, les femmes en sont exemptes à leurs premières couches, et ces tranchées deviennent de plus en plus intenses aux couches suivantes.

Le pouls, immédiatement après l'accouchement, est serré et fréquent; mais il perd bientôt de sa fréquence, et devient souple et développé; cet état subsiste vingt-quatre ou quarante-huit heures après l'accouchement; la face s'anime, se colore; les seins éprouvent un léger sentiment de tuméfaction; il y a de la chaleur et de la moiteur partout le corps; le pouls acquiert de la fréquence; un état fébrile, que l'on a appelé *fièvre de lait*, s'empare de la femme, et tout annonce un travail nouveau, un nouvel ordre de choses. L'écoulement des lochies est alors complètement suspendu, quelquefois seulement diminué. Lorsque la fièvre de lait est terminée, les lochies reparaissent, mais alors elles sont d'un blanc jaunâtre et plus ou moins épaisses. La femme éprouve quelques picotemens dans les mamelles, qui, continuant de s'engorger, arrivent bientôt au plus haut point de tuméfaction; le tissu cellulaire environnant y participe, et le gonflement s'étend souvent jusqu'au creux de l'aisselle. La tension de la peau est souvent douloureuse, gêne les mouvemens du thorax, et produit une dyspnée remarquable, ce à quoi contribue aussi le poids augmenté des mamelles.

L'orifice de l'utérus reste fort dilaté après l'accouchement; ses bords, minces et flasques, sont pendans dans le vagin; il revient ensuite sur lui-même proportionnellement au reste de l'organe, et reprend sa constitution primitive, si ce n'est qu'il reste un peu plus volumineux, et que si ses lèvres ont éprouvé quelque déchirure lors du passage du fœtus, elles conservent les cicatrices qui les rendent inégales et bosselées. Le vagin se raccourcit; ces rides, effacées pen-

dant le dernier temps de l'accouchement, reparaissent; il perd l'excès de dilatation qu'il avait acquis, mais il ne revient pas aussi complètement que l'utérus. L'orifice de ce conduit et la vulve éprouvent les mêmes changemens, mais avec plus de promptitude.

La promptitude avec laquelle la matrice se vide, fait qu'aussitôt après l'accouchement, les viscères abdominaux se trouvant tout à coup débarrassés d'une longue pression, les parois abdominales ne suivant que de très-loin le mouvement de retrait de l'utérus, il se fait une sorte de vide dans les gros troncs vasculaires, et le sang s'y précipite avec d'autant plus de force, que depuis plusieurs mois il n'y pénétrait qu'avec difficulté : de là, une plus grande disposition aux hémorrhagies, à l'inertie de matrice, aux troubles des fonctions du foie et des intestins. *Van-Swiéten* et d'autres pathologistes attribuent à ce mouvement brusque dans la circulation et à ce défaut de compression, les syncopes que l'on rencontre fréquemment chez les nouvelles accouchées. D'après M. *Desormeaux*, ces syncopes, bien moins fréquentes qu'ils le disent, dépendent très-souvent de l'hystérie ou d'hémorrhagies internes.

Telle est la série des phénomènes que l'on remarque après un accouchement naturel. Je vais passer maintenant à la division des règles hygiéniques, en suivant la méthode que j'ai indiquée plus haut.

PREMIÈRE CLASSE.

Circumfusa.

L'habitation de la femme en couches doit être située dans un lieu sec, et dans un endroit où l'air atmosphérique sera pur et nullement chargé d'émanations morbifiques. En général, la campagne offre un avantage précieux, en ce qu'elle est moins bruyante et moins tumultueuse que la ville, que l'air y est plus pur, que la nouvelle accou-

chée n'y est pas autant importunée de visites plus ou moins nuisibles ou dangereuses ; ses besoins sont sans nombre, chaque instant en fait naître de nouveaux, auxquels elle ne peut satisfaire, gênée par la présence des personnes étrangères qui l'entourent. Les visites nombreuses sont en outre nuisibles, parce qu'elles corrompent l'air de la chambre où est l'accouchée, et que celle-ci ne se livre que trop souvent à une loquacité dangereuse dans beaucoup de cas. La jeune mère habitera une chambre spacieuse ; les rideaux de son lit doivent être assez écartés pour permettre facilement le renouvellement de la portion de l'air qui entoure immédiatement l'accouchée ; l'air de l'appartement lui-même doit être souvent renouvelé. L'augmentation de la sensibilité de la femme indique que l'air doit être pur, exempt d'odeurs bonnes ou mauvaises : point de ces quantités de fleurs dont on se plaît à orner l'appartement de l'accouchée ; elles peuvent devenir funestes par les gaz délétères qu'elles dégagent. Je ne prétends pas cependant qu'on doive les expulser entièrement : quelques fleurs dans un vase, et même entre les mains de la femme, serviront à la distraire. La même disposition nerveuse exige que l'on évite l'impression d'une lumière trop vive ; il faudra donc faire en sorte que le lit ne soit point placé vis-à-vis d'une croisée : dans le cas où on ne pourrait éviter cet inconvénient, on fermera avec avantage les rideaux de cette croisée. On entretiendra dans l'appartement la plus grande propreté ; c'est pourquoi il ne faudra pas y laisser séjourner les selles, les urines, les linges imbibés de l'écoulement des lochies ; enfin écarter tout ce qui pourrait infecter l'air.

L'air de l'appartement doit être modérément chaud. Trop chaud, il causerait de l'agitation, exciterait des sueurs trop copieuses, et pourrait même déterminer une hémorrhagie utérine ; trop froid, il s'opposerait à l'établissement de cette moiteur si utile aux femmes en couches, et, venant à frapper le corps de la femme lorsque quelque circonstance la force à en découvrir quelque partie, pourrait produire l'interruption brusque de la transpiration, occasioner l'inflam-

mation du péritoine, de l'utérus, la suppression des lochies et autres accidens graves.

On entretiendra avec avantage du feu dans l'appartement, il favorise la circulation de l'air. On le diminue ou l'augmente, suivant l'état d'humidité de l'appartement et le degré de la température extérieure ; il est toujours utile, ne fût-ce que pour avoir sous la main les boissons chaudes et chauffer les linges qui doivent servir à l'accouchée.

En été, on aura soin d'ouvrir les portes et les fenêtres ; le matin est préférable, parce que c'est l'instant de la journée où l'air est le plus salubre. Pendant qu'on renouvelle l'air de l'appartement, on aura le soin de couvrir la femme et de fermer les rideaux de son lit, pour la garantir des courans d'air : sans ces précautions, quelque vaste que soit la chambre où se trouve la femme, l'odeur qui y règne l'incommode toujours.

Dans la campagne, on évitera avec soin la proximité des marais, des eaux stagnantes, à cause des miasmes plus ou moins délétères qu'ils produisent; dans les villes, on évitera le voisinage des hôpitaux, des boucheries, des mégisseries et des tanneries. Les femmes qui sont fixées dans de semblables endroits, par état ou par circonstances, devront choisir l'appartement le plus élevé de la maison.

Lorsque la femme quitte son lit la première fois, elle ne doit pas se permettre de sortir de sa chambre. Accoutumée à l'air épais de son appartement, ce ne serait pas sans inconvénient qu'elle s'exposerait à l'action d'un air beaucoup plus vif : ce ne sera donc que peu à peu, et avec beaucoup de ménagement, qu'elle s'habituera au changement de température, en s'éprouvant d'abord dans ses appartemens, puis après dans toute l'étendue de sa maison; ensuite elle pourra vaquer sans inconvénient à ses affaires, pourvu qu'elle ait la sage précaution de se bien couvrir, et que l'écoulement utérin ait cessé.

DEUXIÈME CLASSE.

Applicata.

Il serait dangereux de troubler le moment de tranquillité qui suit la délivrance. La femme devra rester sur le lit où elle aura été accouchée jusqu'à ce que la matrice et le vagin se soient débarrassés des caillots et du sang fluide qui suit ordinairement l'accouchement ; on excitera la matrice à revenir sur elle-même par de légères frictions faites sur la région hypogastrique. Après que l'accoucheur s'est assuré que l'utérus est bien revenu sur lui-même, il nettoie ou fait nettoyer la vulve, les cuisses et toutes les parties salies, par le sang, les eaux ou autres matières, pendant le travail; de l'eau tiède, simple ou mêlée d'un peu de vin, si les parties sont molles ou relâchées, est tout ce qu'il faut, avec un éponge ou un linge fin, pour cette petite opération.

Ensuite on change les vêtemens de l'accouchée; peu importe la forme de ces vêtemens, pourvu qu'ils ne gênent aucune partie et qu'ils puissent être changés promptement et facilement. Les parties supérieures du corps doivent surtout être bien abritées, pour éviter l'impression de l'air, et pour que la femme ne soit point obligée de les tenir sous les couvertures. La vulve sera couverte d'un linge plié en plusieurs doubles, jouissant d'une mollesse assez grande, et capable de s'imprégner facilement des diverses matières qui s'écoulent du vagin. Ce linge, appelé vulgairement *chauffoir*, devra, s'il fait froid, être légèrement chauffé; trop chaud, il exposerait la femme à une hémorrhagie. On doit avoir le soin qu'il ne bouche point exactement la vulve, parce qu'il pourrait empêcher les lochies de couler, au lieu de favoriser leur écoulement; il doit être renouvelé à mesure qu'il se salit.

L'habillement de la femme terminé, elle est encore tout agitée, et peut supporter sans inconvénient les petites secousses que déter-

mine inévitablement le transport du lit de travail au lit de repos. Il est des femmes qui se lèvent et vont, sans être soutenues, dans le lit où elles doivent rester pendant leurs couches : en agissant ainsi, elles s'exposent à la chute, à l'antéversion, à la rétroversion de l'utérus, et à mille autres dangers; on doit les prévenir, et leur faire entendre qu'elles doivent se laisser porter.

Le lit de repos ne devra être ni trop mou ni trop dur. On doit en bannir la plume, qui a l'inconvénient de trop concentrer la chaleur : un sommier de crin est préférable; il a d'ailleurs l'avantage de résister, par son élasticité, au poids de la personne qui est couchée. Il doit être garni de draps pliés en plusieurs doubles, et disposés de manière à ce qu'on puisse les renouveler avec la plus grande promptitude; on doit les fixer au matelas, afin que, par les mouvemens de la femme, ils ne se dérangent point. Les couvertures de coton doivent être préférées à celles de laine : ces dernières conservent trop les miasmes dont elles sont imprégnées; et, si la saison est rigoureuse, et que la femme se plaigne du froid, on peut y ajouter un léger édredon, qui joindra à l'avantage d'entretenir une douce chaleur celui de ne point incommoder par son poids. Dans les temps froids et humides, il est avantageux de bassiner le lit préparé pour la nouvelle accouchée : le froid qui la saisit en y entrant pourrait agir sympathiquement sur l'utérus ou le péritoine, arrêter les lochies, ou devenir l'occasion d'une péritonite; d'ailleurs la délivrance est ordinairement suivie de tremblement et d'un état de spasmes légers, qui rendent la chaleur du lit nécessaire.

Les seins n'ont besoin d'être soutenus ou garnis de coussins ouatés que s'ils sont très-volumineux, ou pour les garantir de l'action du froid; plusieurs femmes ont la dangereuse habitude de les serrer fortement, dans le but de prévenir leur engorgement et pour en conserver la forme. Ce bandage, gênant plus ou moins l'action des muscles inspirateurs, peut apporter des obstacles au retour du sang dans la poitrine, faire naître des symptômes apoplectiques, ou devenir la cause de maladies les plus graves : plus d'une femme, lors de la

cessation de ces menstrues, et même avant cette époque, s'est vue mourir de la plus funeste des maladies, du *cancer*, qui n'avait pour cause éloignée que l'abus dont nous parlons.

L'application de topiques astringens ou répercussifs, employés dans le but de prévenir la montée du lait, sont des moyens inutiles et dangereux; ils doivent être sévèrement défendus.

Il est des femmes qui, pour réduire le volume de leur ventre et prévenir la formation de vergetures ou de rides inévitables, se serrent trop fortement l'abdomen avec une serviette; par cette forte compression elles s'exposent aux plus graves dangers, sans obtenir ce qu'elles désirent. Cependant on ne doit pas, comme le faisait *Delamotte*, proscrire ce bandage; car lorsqu'il est bien appliqué, il peut suppléer à l'action des muscles abdominaux, favoriser le mouvement concentrique de l'utérus, prévenir toute congestion vers cet organe, et l'engorgement de tous les autres viscères renfermés dans l'abdomen. Lorsqu'il est mal appliqué, il se roule bientôt en corde, et est dès lors plus nuisible qu'utile. D'après *Desormeaux*, les femmes qui le négligent ne s'en trouvent point plus incommodées. Cependant, comme lorsqu'il est convenablement appliqué il ne produit aucun inconvénient, je crois qu'il est toujours bon de l'appliquer, ne serait-ce que pour tranquilliser la femme, et comme il a des avantages incontestables, ce serait s'exposer, en le rejetant, à voir survenir des symptômes qu'il eût été facile de réprimer ou de prévenir. Le bandage est surtout nécessaire au moment où les femmes commencent à se lever et à marcher; il soutient l'abdomen. Elles éprouvent moins de tiraillemens et de malaise en marchant; l'hypogastre étant toujours très-sensible à la suite des couches, la plus légère secousse augmente les douleurs et entretient une irritation propre à y attirer les fluides. Elles seront aussi moins sujettes aux hernies, aux descentes de matrice, qui sont déterminées par l'impulsion des viscères du bas-ventre. Quoique le bandage soit seulement contentif, il est contr'indiqué toutes les fois que l'abdomen est douloureux, ou qu'il y a une disposition inflammatoire.

Des lotions émollientes, en évitant l'impression du froid, sont nécessaires sur les parties génitales pour apaiser l'irritation, l'inflammation et entretenir la propreté.

Les vêtemens et tous les linges qui entourent la femme doivent être changés dès qu'ils sont mouillés par les lochies ou la sueur, pourvu que celui qu'on y substitue soit bien sec et modérement chaud; mais il faut le faire avec beaucoup de précaution pour éviter l'action du froid.

On peut ranger, parmi les *applicata*, l'enfant au sein de la mère par la succion et les attouchemens réitérés sur les mamelles; il favorise la sécrétion du lait. « L'instinct, l'expérience ou le hasard, dit *Roussel*, apprennent à l'enfant à chatouiller, avec sa tête ou avec ses mains, la mamelle qu'il suce pour en tirer une plus grande abondance de lait. Les irritations légères et même agréables, produites par là sur cet organe, se trouvant répétées plusieurs fois le jour, y entretiennent et fixent pendant tout le temps de l'allaitement un courant d'humeurs qui fait diversion, pour l'ordinaire, aux autres évacuations particulières à la femme. »

Les bains ne sont que rarement utiles pendant le temps des couches, à moins que quelque accident ne les nécessitent; et, dans ce cas, ils doivent être pris avec beaucoup de précautions auprès du lit de la femme. A la fin des couches, lorsque les lochies ne coulent plus, la femme doit prendre des bains de propreté; mais faut-il encore qu'elle ait bien soin de se couvrir, car son corps ayant été long-temps soustrait à toute influence extérieure, la moindre sensation de froid pourrait arrêter la transpiration; c'est à quoi sont exposées les femmes qui sont obligées de recourir aux bains publics.

TROISIÈME CLASSE.

Ingesta.

Le régime alimentaire occupe une place importante dans l'histoire des femmes en couches : arche de salut s'il est bien dirigé, fléau de mort s'il est abandonné aux mains de l'ignorance et de la routine, on ne saurait donc apporter trop de circonspection dans la fixation des règles diététiques qui concernent la nouvelle accouchée.

L'appétit se réveille dans le calme qui suit les douleurs de l'enfantement; et la mère, affaiblie, a besoin de réparer les forces et les pertes abondantes qu'elle essuie : on peut alors lui donner des alimens en petite quantité, de facile digestion, et qui ne soient point excitans. Il est cependant plus prudent d'observer un régime sévère, surtout si la femme ne remplit pas, à l'égard de son enfant, les devoirs sacrés de mère. Il vaut mieux pécher par excès que par défaut de prudence. On n'accordera que deux ou trois petits potages par jour jusqu'à l'époque de la fièvre de lait, pendant laquelle on tient la femme au bouillon. Après la fièvre de lait, on augmente progressivement la quantité des alimens, jusqu'à ce que la femme ait repris sa manière de vivre habituelle. Il est à propos d'observer un régime moins sévère chez la femme qui allaite.

L'accouchée doit faire usage de boissons délayantes, émollientes, et édulcorées avec différens sirops, suivant le goût de la femme. Si on avait à craindre des accidens spasmodiques, on lui ferait prendre des infusions de tilleul ou de fleurs d'oranger; ces boissons, qui doivent être prises chaudes, favorisent la sueur, l'abondance des urines et l'écoulement des lochies. La canne de Provence, l'*arundo phragmytes* et la pervenche, jouissent surtout d'une réputation dans le public; la décoction de ces plantes est un antilaiteux, au dire des commères et des anciennes matrones. La femme ne peut point se dispenser d'en faire usage, si elle veut éviter les dartres, les dépôts, les douleurs et les suites du lait répandu.

La tisane de canne et celle d'*arundo phragmytes*, trop insignifiante et presque inerte, peuvent être données sans inconvénient aux femmes qui leur accordent quelque confiance. Mais, selon *Desormeaux*, la pervenche fatigue l'estomac, donne de la vitesse au pouls, augmente presque constamment la quantité des lochies. Sous ce point de vue, son usage, utile dans quelques cas, peut être nuisible dans d'autres. C'est pourquoi elle ne devra être employée que lorsque le médecin le jugera convenable.

Une chose qu'on ne saurait trop recommander, c'est d'éviter ces boissons incendiaires fréquemment mises en usage, surtout parmi les gens du peuple, dans l'intention de rétablir les forces de la femme. « La rôtie au vin avec la cannelle et le sucre, dit M. *Capuron*, a peut-être fait plus de mal aux femmes que l'impéritie des matrones. » « J'ai vu, ajoute *Desormeaux*, des symptômes graves de péritonite survenir immédiatement après l'administration d'infusions de camomille romaine ou d'absinthe, employées pour combattre des douleurs attribuées à des vents, et qui dépendaient d'un léger état inflammatoire, que la diète et les boissons délayantes auraient promptement dissipé. »

Toujours occupé de l'humeur laiteuse et des prétendus ravages qu'elle occasione, on fait jouer, chez les nouvelles accouchées qui n'allaitent pas leurs enfans, un rôle éminent à ces purgatifs, qu'on administre sous le nom d'*antilaiteux;* tels sont le sel de *Duobus*, la manne et l'huile de ricin. Ces purgatifs, employés dans l'intention de diminuer la sécrétion laiteuse trop abondante et trop long-temps prolongée, produisent rarement l'effet qu'on désire; cependant, lorsqu'il n'y a point de contr'indication, on peut les employer; ils ont toujours l'avantage de calmer l'esprit de certaines femmes qui ne se croiraient pas bien guéries si elles n'étaient purgées une ou deux fois pendant le temps des couches.

Les femmes robustes et accoutumées au travail et à l'exercice ne doivent point être assujetties à toutes ces précautions, qui ne conviennent qu'aux femmes délicates, dont le système nerveux a acquis

une grande sensibilité par l'éducation qu'elles ont reçue, et la vie molle et oisive qu'elles ont menée. Quelques jours d'un simple régime diététique suffisent aux premières pour les mettre hors de tout accident.

QUATRIÈME CLASSE.

Excreta.

On peut distinguer les évacuations qui s'opèrent chez les nouvelles accouchées, en celles qui ont lieu pendant tout le cours de la vie, et en celles qui ne se manifestent qu'après l'accouchement. Parmi les premières, la transpiration mérite une grande attention; le rétablissement de la santé dépend, en grande partie, d'une transpiration régulière. Cette évacuation diminue, et cesse même complètement lors de la fièvre de lait, surtout si celle-ci se développe avec quelque intensité; mais, à l'époque où elle se calme, une transpiration abondante succède à ce moment de trouble, tout rentre dans l'ordre naturel, et cette évacuation se rétablit dans de justes limites.

Il est dangereux d'exciter la transpiration par des boissons stimulantes et fortement sudorifiques, ou en accablant la femme sous le poids des couvertures; il faut seulement entretenir la peau dans un état de souplesse et favoriser une légère moiteur.

La sécrétion des urines éprouve quelquefois de la difficulté; on doit, dans ce cas, exposer les parties génitales de la femme aux vapeurs de décoctions émollientes. Il arrive, malgré ce moyen, que l'on est quelquefois obligé d'avoir recours au cathétérisme.

Il arrive fréquemment que les femmes ne vont pas à la garde-robe avant l'invasion de la fièvre de lait; mais ce défaut d'évacuation alvine ne doit point inquiéter, et l'on peut se dispenser d'y remédier lorsqu'il n'en résulte aucune incommodité; si, au contraire, la femme se plaint de chaleur dans l'abdomen, on doit lui donner des demi-lavemens émolliens, qui calment l'irritation, empêchent des accidens ultérieurs, et font l'effet d'un bain intérieur; mais si le besoin n'est

point pressant, on doit, en général, s'abstenir d'en donner pendant la fièvre de lait.

Après avoir examiné les variétés que peuvent offrir les évacuations ordinaires, je vais jeter un coup-d'œil rapide sur les excrétions qui tiennent à l'état puerpérale : il est on ne peut plus important pour le salut de la femme que ce nouvel ordre de fonctions s'opère avec régularité.

Aussitôt après l'accouchement, il se fait par la vulve un écoulement abondant, de couleur rouge ; on l'a nommé *lochies sanguines.* Cette excrétion dure de vingt-quatre à trente heures ; au bout de ce temps, la couleur devient moins foncée, ce sont les lochies appelées *séreuses :* elles continuent de couler jusqu'à la fièvre de lait ; alors elles cessent, pour reparaître après la fièvre ; mais elles sont d'un blanc jaunâtre et plus ou moins épaisses, et constituent les lochies *laiteuses, puriformes* ou *purulentes.* Les matrones et les gardes disent alors que le *lait coule par en bas,* d'après l'idée qu'elles se font de cet écoulement. Les lochies ont une odeur particulière, d'abord fade et analogue à celle du sang ; elles prennent peu à peu un caractère de fétidité remarquable, difficile à dépeindre, mais qu'on reconnaît toujours lorsqu'on l'a sentie seulement une fois. Cette odeur, plus ou moins forte suivant qu'on entretient plus ou moins de propreté autour de la femme, a été appelée *odeur de couches ;* mais à cette odeur se joint aussi l'odeur de la transpiration et celle du lait qui, en suintant du mamelon, imbibe les linges qui recouvrent cette partie et s'y aigrit.

Les lochies sont en général plus abondantes chez les femmes dont la menstruation est copieuse, chez celles qui ont déjà eu plusieurs enfans ou qui font usage d'un régime trop nourrissant ou échauffant. On ne peut pas d'une manière positive et certaine établir la durée des lochies ; chez quelques femmes qui n'allaitent pas, elles ne cessent qu'à l'époque où les règles reparaissent, ce qui a ordinairement lieu six semaines ou deux mois après l'accouchement, et ce qu'on appelle vulgairement *retour de couches.* Il faut éviter avec soin tout ce qu

pourrait supprimer brusquement cette évacuation : si cette suppression avait lieu, des bains de siége, des injections, des lavemens et des boissons émollientes sont les remèdes à employer.

Examinons maintenant la sécrétion laiteuse, sécrétion accidentelle qui offre un double intérêt, soit par l'influence qu'elle exerce sur la mère, soit par celle qu'elle a sur le nouveau-né.

Quarante-huit heures après l'accouchement, les mamelles commencent à se durcir d'une manière manifeste ; la femme éprouve de légers frissons, auxquels succède bientôt une chaleur vive de la peau, qui, après quelques heures, est suivie d'une diaphorèse abondante ; la femme éprouve des céphalalgies, de la soif; le pouls s'accélère : la fièvre se déclare ; souvent elle est à peine sensible, ainsi que les autres symptômes ; sa durée est plus ou moins longue, rarement elle persiste jusqu'au troisième ou quatrième jour ; quand elle dépasse ce terme, on doit présumer qu'il y a complication d'une autre maladie.

A mesure que le lait est sécrété, il s'amasse dans les conduits lactifères, dont il distend bientôt toutes les divisions ; les mamelles sont alors gonflées, tendues et souvent douloureuses ; les différens lobes des glandes mammaires se durcissent, et deviennent sensibles au tact : les conduits lactifères laissent écouler, par l'effet de la succion, un liquide de couleur jaunâtre, de saveur sucrée, que l'on nomme *colostrum*, et qui, à cause de sa vertu purgative, a la propriété de faire évacuer le méconium de l'enfant. Le produit de la sécrétion mammaire conserve cette apparence séreuse pendant environ vingt-quatre heures ; mais ensuite il commence à devenir blanc, et prend peu à peu toutes les qualités qui caractérisent le lait.

La femme qui nourrit doit présenter le sein de bonne heure à son enfant (quelques heures après l'accouchement) ; la fièvre de lait sera moins forte, l'engorgement des mamelles moins douloureux, et les lochies seront moins abondantes ; d'ailleurs les propriétés purgatives dont jouit alors le lait, favorisant l'évacuation du méconium, prouve assez que la nature a destiné le premier lait à l'enfant. La sécrétion laiteuse chez les femmes qui nourrissent doit être entretenue dans

une juste mesure, par une nourriture convenable et l'usage bien dirigé de la matière de l'hygiène, la considération des besoins réels de l'enfant et de la femme. Des succions trop fréquemment répétées amènent l'épuisement, des douleurs de poitrine et du dos, la toux nerveuse, l'émaciation, et peut même entraîner la phthisie.

Quelques mères, guidées par les vues secrètes d'une frivole coquetterie, et plus occupées de leurs agrémens que de l'acquittement de leurs devoirs, se refusent à nourrir leurs enfans, parce qu'elles prétendent que cette fonction flétrit les seins et détruit ainsi un des principaux élémens des grâces et de la beauté. « Jeunes épouses, quelle est votre erreur ! en vous affranchissant de l'allaitement sans causes légitimes, outre que vous transgressez un des devoirs les plus sacrés qui vous soient imposés par la nature, vous compromettez vous-mêmes ces grâces auxquelles vous attachez tant de prix, en vous exposant à perdre la santé par votre imprudence. »

« La femme qui aurait une fois apprécié le plaisir délicieux qu'une mère éprouve à être le témoin des premiers sourires et l'objet des premières caresses de son enfant, renoncerait pour toujours, dit *J.-J. Rousseau*, à partager avec une étrangère les droits de mère ; elle s'éviterait par là la douleur de voir son enfant aimer une autre femme autant et plus qu'elle, et le regret de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mère est une grâce, et que celle qu'il a pour sa mère adoptive est un devoir ; car où j'ai trouvé les soins d'une mère, ne dois-je pas y voir l'attachement d'un fils? »

La femme qui ne nourrit pas est exposée à la perte plus certaine de son enfant, aux engorgemens des mamelles, qui peuvent être suivis d'inflammation, de squirrhe, de cancer : le défaut de succion rend la sécrétion du lait languissante ; elle se supprime ou diminue insensiblement à mesure que les lochies deviennent plus abondantes ; l'utérus devient le siége d'une excrétion supplémentaire, qui diminue, il est vrai, l'intensité des désordres opérés du côté des seins, mais qui souvent attire et fixe sur lui une irritation plus forte et plus ou moins durable, le dispose à des affections organiques qui, ordi-

nairement, entraînent une mort malheureuse et plus ou moins prompte.

Pour prévenir, autant que possible, les nombreuses affections qui menacent la femme qui n'allaite pas son enfant, on lui fait observer une diète sévère ; elle devra prendre seulement toutes les deux à trois heures un bouillon coupé. Les boissons émollientes tièdes sont utiles, elles favorisent la sueur et l'écoulement des urines ; le ventre sera tenu libre. On favorise le dégorgement des mamelles en y entretenant une douce chaleur avec des linges modérément chauds ; on évite avec le plus grand soin l'impression du froid et une chaleur trop forte ; on a recours à la succion artificielle, lorsque le lait ne s'écoule pas spontanément ; on entretient toutes les évacuations dans de justes mesures.

CINQUIÈME CLASSE.

Gesta.

On doit procurer à l'accouchée le calme le plus parfait, en interdisant toutes visites, et ne laisant dans son appartement que les personnes qui sont chargées de lui donner des soins. On peut lui permettre de se livrer au sommeil dès les premières heures, si elle en éprouve le besoin. Le sommeil ne s'oppose pas à ce que la matrice revienne sur elle-même, et il est aussi facile de reconnaître pendant qu'elle repose s'il survient une hémorrhagie inquiétante que pendant la veille. En troublant le sommeil chez une nouvelle accouchée qui y a beaucoup de propension, on l'agite ; or, l'on sait que tout ce qui irrite est très-propre à aggraver les pertes. Il n'est pas nécessaire que la femme reste sur le dos pendant vingt-quatre heures, comme le veulent certains accoucheurs, à moins qu'il n'existe une perte. Elle est moins fatiguée, si on lui permet de se tourner tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; cette liberté suffit pour la délivrer d'anxiétés, de maux de tête.

Après le premier sommeil, c'est-à-dire au bout de deux ou trois

heures, il est bon qu'elle s'asseye sur son lit; cette position la délasse, et fait que les lochies, qui s'étaient accumulées dans le vagin, s'écoulent alors facilement au-dehors.

On doit empêcher que l'on ne fasse les fêtes batismales dans la chambre de la femme, comme on a coutume de le faire, surtout chez les dernières classes de la société; car cela pourrait lui devenir d'autant plus funeste, que c'est ordinairement le lendemiain de la délivrance que ces fêtes ont lieu; qu'outre le bruit qui trouble son repos, on l'engage à des écarts de régime dont elle est parfois sévèrement punie.

Si elle est bien portante, et qu'il n'existe aucun accident, elle peut se lever dès le lendemain de la fièvre de lait. Elle restera levée environ une heure, et chaque jour elle augmentera insensiblement. La première fois qu'elle se lève, elle est souvent étourdie, étonnée, et quelquefois même elle éprouve de grandes faiblesses; aussi ne doit-elle se permettre aucun exercice le premier jour. Si elle avait à craindre une chute de l'utérus, que les articulations du bassin fussent quelque peu relâchées, elle devrait retarder au-delà du dixième ou douzième jour l'époque où elle se tiendra sur ses pieds et marchera; quelquefois même il serait prudent qu'elle gardât le lit pendant plusieurs semaines. Il ne faut jamais la laisser se tenir sur ses pieds, ni marcher les premiers jours lorsqu'elle commence à se lever, de peur d'occasionner quelque ébranlement dans les os du bassin ou dans les parties de la génération, tels que le vagin et l'utérus.

Les femmes en couches font ordinairement de leur première sortie un acte religieux, qu'on appelle *relevailles;* elles ne doivent le faire qu'avec beaucoup de précaution; car, si elles s'exposaient trop brusquement à l'air humide et froid de nos églises, elles pourraient contracter des rhumatismes par suppression brusque de la perspiration cutanée; la suppression des lochies, si elles coulaient encore, pourrait leur occasioner une métrite, une péritonite ou autre phlegmasie. La religion, bien entendue, n'exige point de pareilles imprudences. Avant de se transporter au pied des autels, l'accouchée doit

avoir repris des forces, s'être essayée chez elle, et s'être assurée qu'il ne lui sera pas désavantageux de s'exposer à l'air libre.

En général, quel que soit l'état de la nouvelle accouchée, il ne faut pas qu'elle s'expose à l'influence de l'air avant le huitième jour, ce qui tiendra encore à la saison et à l'état de l'atmosphère. Les femmes qui nourrissent peuvent sortir plus tôt que les autres, leurs lochies étant moins abondantes et cessant plus tôt.

Il ne sera pas inutile, je pense, pour la jeune et intéressante mère qui voudra bien se charger du tendre soin et de la fonction honorable d'allaiter son enfant, de lui prescrire la manière dont elle doit se conduire pour alléger les fatigues qui lui sont préparées pendant les premiers six mois, durant lesquels elle ne pourra lui donner d'autre nourriture que son lait. Elle devra donc régler son enfant, en sorte qu'il ne tète pas à chaque instant, et qu'il dorme, pendant la nuit, plusieurs heures de suite sans demander le sein. Pour le régler ainsi, il faut s'y prendre de bonne heure, et au plus tard le douzième jour après l'accouchement; alors il suffira qu'il tète de deux heures en deux heures, et, pour obtenir cela, la mère ne cédera pas à ses premiers cris; elle reconnaîtra, d'ailleurs, aisément les bornes qu'il faudra mettre à sa résistance. Le lait qui n'a point séjourné assez long-temps dans les mamelles n'a point acquis toutes ces vertus nutritives, et il est moins convenable à l'enfant. Si l'enfant, bien portant d'ailleurs, crie et pleure dans l'intervalle de ses petits repas, c'est qu'il aura besoin d'être distrait, et les chants de sa mère ou le hochet lui seront alors aussi utiles que le mamelon de cette dernière. « Le silence et l'obscurité l'effraient; il semble craindre le néant, lorsque rien n'amuse ses yeux ou ne frappe ses oreilles. »

SIXIÈME CLASSE.

Percepta.

On doit se faire un devoir scrupuleux d'avoir toute la condescendance possible pour les désirs, les caprices même d'une nouvelle accouchée, et redoubler de soins pour lui éviter les moindres contrariétés. On doit écarter d'elle les visites ennuyeuses des curieux et des indifférens, que la mode ou l'étiquette a si mal à propos consacrées ; car lorsqu'on lui permet de recevoir beaucoup de personnes, il est rare qu'il ne s'en trouve point quelques-unes qui l'entretiennent de choses qui lui déplaisent, ou lui apprennent des nouvelles qu'elle n'aurait dû apprendre que plus tard. Ce n'est qu'avec une extrême circonspection qu'un événement heureux, imprévu, doit lui être annoncé. L'accouchement n'est pas plus tôt terminé, que la mère demande avec instance l'objet de sa tendresse ; mais il faut bien se donner de garde de la satisfaire qu'elle ne soit délivrée de l'arrière-faix. Les difformités que son enfant pourrait apporter en naissant, son sexe, sa mort, son départ quand elle est obligée de le confier à une nourrice étrangère, sont autant de circonstances dont il est utile de ne lui donner connaissance qu'avec cette réserve et cette prudence que la raison indique, et qui doivent lui être annoncées de préférence par les personnes qui lui sont chères ou qui ont le mieux étudié son caractère.

On évitera toute conversation à voix haute capable de fatiguer la femme, et surtout celle à voix basse, qui l'inquiéterait davantage. On doit interdire toute lecture les premiers jours ; elle fatigue la femme, dont la vue est faible et sensible, lui occasione des céphalalgies et l'empêche de goûter le repos des nuits. Les romans sont la lecture ordinaire des femmes : cette accumulation d'actions merveilleuses, vraisemblables ou non, les anime, les excite, leur sang est en feu ; veulent-elles se livrer au sommeil, impossible, leur cerveau agité se

représente sans cesse, et avec une étonnante rapidité, la série des événemens dont leur imagination est farcie; une grande partie de la nuit se passe avant que le sommeil vienne clore leurs paupières : heureuses enfin si l'agitation que leur esprit a ressentie pendant qu'elles ont été éveillées ne laisse pas de traces qui troublent encore le calme de leurs sens lorsqu'elles goûtent enfin le repos.

Il est important pour le repos des femmes en couches d'éloigner de leurs regards tout ce qui peut leur causer des émotions, soit pénibles, soit agréables; c'est pourquoi on écartera d'elles les peintures et livres lascifs propres à exciter les passions et des désirs capables de rappeler vers les organes génitaux une excitation contraire à la sécrétion du lait.

Le charme de la musique peut récréer et distraire avantageusement les nouvelles accouchées qui ne sont pas trop passionnées pour cet art enchanteur : mais on doit avoir soin de faire un choix des morceaux qu'on doit exécuter devant elles, ou qu'elles exécuteront elles-mêmes lorsqu'elles pourront se lever; car tel ou tel mode ne leur convient pas également : celui-ci excite, transporte, celui-là porte l'empreinte de la tristesse et invite à la mélancolie; il faut donc savoir distinguer celui qui ne peut qu'égayer sans faire naître ces diverses émotions. Celle au contraire, qui est vivement émue par ces morceaux tendres et voluptueux qui semblent agir jusque sur les parties les plus profondes de l'organisme, doit se priver de l'agrément qu'ils procurent.

Toute femme nouvellement accouchée devra s'abstenir de l'acte de la reproduction, jusqu'à ce que les lochies aient cessé de couler; et si elle nourrit, elle s'en abstiendra également pendant tout le temps qu'elle allaitera son enfant.

Toutes les affections vives de l'âme sont très-pernicieuses à la femme en couches; elle a le système nerveux si exalté, que la plus petite chose suffit pour produire une impression très-vive; c'est pourquoi il ne faut rien négliger pour qu'elle conserve une douce tranquilité, sans laquelle on a beaucoup de choses à redouter. Si elle avait quel-

que inquiétude sur son état, il faudrait avec adresse les faire disparaître, et lui faire voir son erreur : c'est alors que le médecin ne doit l'aborder qu'avec un air calme et serein, sans lequel il est difficile de s'attirer sa confiance.

Je termine ici ce que j'avais à dire sur l'hygiène de la femme en couches. Veuillent les illustres professeurs, à la censure desquels cette faible esquisse va être soumise, ne pas la marquer du sceau de leur improbation ! J'ai mis tout mon espoir dans l'indulgence qu'ils voudront bien m'accorder.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Ubi somnus delirium sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 2.

II.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

III.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

IV.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima *Sect.* 1, *aph.* 6.

V.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Sect.* 2, *aph.* 3.

VI.

Mulier in utero gerens, secta venâ abortit; et magis, si major fuerit fœtus. *Sect.* 5, *aph.* 31.